

RAOUL VANEIGEM

LA LIBERTÉ DE VIVRE A TOUS LES DROITS

GRUPPEN

Dans *Le Chevalier, la Dame, le Diable et la Mort*, vous parlez de votre jeunesse engagée dans le mouvement ouvrier belge. Comment s'est formé dans vos jeunes années le regard critique qui est le vôtre vis-à-vis de l'orthodoxie socialiste ?



Les mouvements de jeunesse dont je faisais partie étaient empreints d'une liberté de pensée et de mœurs qui donnait à la lutte des classes une réalité vécue à la fois comme une révolte permanente et comme une fête dont les plaisirs épars nous paraissaient exiger leur couronnement dans l'embrasement du vieux monde. Notre agressivité trouvait sans difficulté son exutoire dans la haine traditionnelle des milieux ouvriers pour la bourgeoisie. Bien que la corruption n'ait pas encore gangrené les responsables socialistes, la pusillanimité du combat réformiste nous paraissait insupportable. Il existait une tentation du bolchevisme mais la critique, très répandue en milieu ouvrier, de ce qu'était devenue l'URSS stalinienne nous orientait plutôt vers une vague attitude libertaire.

GRUPPEN

Quelle importance ont eu pour vous les grèves belges de 1960-1961 ? Ont-elles constitué un tournant politique ou plutôt la confirmation d'une critique que vous étiez déjà en train de produire ?



Elles n'ont fait que confirmer l'emprise de la bureaucratie des syndicats et du parti socialiste freinant la combativité du mouvement ouvrier. Ce fut l'une des dernières manifestations d'un projet d'émancipation,

sur lequel le parti socialiste avait initialement fondé sa politique électoraliste. La montée du consumérisme allait achever de faire disparaître les idéologies, dont celles dites de gauche. Pourtant, la vivacité radicale, à laquelle la « jeune garde » du mouvement ouvrier avait été si sensible, n'a peut-être jamais cessé de poursuivre son cours souterrain.

GU
POEN

Pourriez-vous évoquer le contexte dans lequel fut écrite la chanson *La vie s'écoule* ? Que pensez-vous du fait qu'elle devienne peu à peu un classique des chansons populaires subversives ?



Elle a été écrite dans les bâtiments de l'Institut Pédagogique National, occupés par les situationnistes. Nous rédigeons des affiches, qu'Yves Raynaud et Hubert Bérard faisaient imprimer. Là furent aussi composées les chansons de Guy Debord, d'Alice Becker et de Jacques Le Glou. Je ne me soucie guère que *La vie s'écoule* soit un classique mais il me plaît assez qu'elle reste subversive. Plus récemment j'ai écrit pour la chanteuse Fanchon Daemers une autre chanson, *La Rengaine des résignés*, qui, pour différente qu'elle soit, ne devrait pas être moins subversive.

GU
POEN

Comment avez-vous connu le marxiste dissident du PCF Henri Lefebvre ? Est-il vrai que c'est ce dernier qui vous a présenté Guy Debord et les situationnistes ?



J'avais écrit dans la solitude de ma province natale un essai sur le dépassement de la poésie. Je l'ai envoyé à Henri Lefebvre, dont la Critique de la vie quotidienne m'avait marqué. C'est lui qui m'a mis en contact avec Guy Debord.

GU
POEN

En quoi l'Internationale situationniste (IS) vous a-t-elle intéressé au moment où vous l'avez connue ? Qu'est-ce qui vous a conduit à devenir membre de ce groupe ?



La volonté d'en finir avec le vieux monde où nous étouffions pour créer une vraie vie. Une vie qui soit le dépassement de cette lutte de survie où l'homme était ravalé à l'existence d'un animal, tantôt proie, tantôt prédateur.

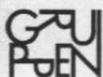


Quelle est, selon vous, la principale contribution historique de l'IS dans le mouvement d'émancipation de la seconde moitié du XX^e

siècle ?



Sa radicalité, ce noyau de vie qui continue de rayonner aujourd'hui en dépit du totalitarisme marchand et du spectacle dont le situationnisme — une idéologie que les situationnistes ont toujours méprisée — fait désormais partie.



En quoi êtes-vous, encore aujourd'hui, situationniste ?



Le mot situationniste n'a jamais été qu'une étiquette occasionnelle et commode, sous laquelle s'exerçait la complicité de quelques individus unis par un projet commun. L'Internationale situationniste était une auberge espagnole où chacun apportait sa contribution pour une mise en commun. Une fois l'auberge disparue, les individus qui l'avaient fréquentée n'avaient plus de raison de s'y référer, si ce n'est comme à un moment de leur histoire passée.



Quels sont les événements qui vous ont convaincu que votre appartenance à l'IS n'était plus l'activité qui vous permettait de continuer votre pensée critique ?



L'évolution du groupe après la fin du mouvement des occupations de mai 1968. Cinquante années de mensonges ne réussirent pas à dissimuler à longue échéance que les situationnistes ont été le détonateur de l'insurrection. Mais il aurait fallu qu'à la suite de ce coup d'éclat le groupe

proclame sa propre dissolution et laisse se frayer d'elles-mêmes les voies qu'avait ouvertes au futur une critique radicale qui avait jeté à bas les grands principes sur lesquels se fondait le monde d'hier : le patriarcat, l'autorité, l'idéologie, la religion, le sacrifice, le travail, le mépris de la femme, de l'enfant et de la nature, la prédation. À défaut d'une telle décision, le groupe s'est contenté de survivre en cooptant des membres dont la plupart ont été en quelque sorte écrasés par ce qu'ils n'avaient pas accompli. Ce sentiment de malaise, ils se sentaient contraints de l'exorciser par une raideur sectaire qui compensait une rigueur de pensée en déperdition. Le groupe s'est bureaucratisé pour finir sur un mode vaudevillesque.

GRUPPEN On a souvent opposé votre *Traité de savoir-vivre* à l'usage des jeunes générations à *La Société du spectacle* de Guy Debord en disant que le premier analysait le versant subjectif de la révolte tandis que le second analysait plutôt son versant objectif. Vous seriez ainsi un théoricien de la liberté subversive alors que Guy Debord serait plutôt un théoricien de l'aliénation sociale, c'est-à-dire des raisons pour lesquelles la liberté nous fait défaut. Partagez-vous ce jugement ?



L'important, dans la période créative de l'IS, était que chacun participât à un projet commun avec les moyens et les inclinations qui étaient les siens. S'il est vrai que Guy Debord a abordé le spectacle par le biais de la rigueur scientifique, tandis que le souci d'échapper à une existence insatisfaisante m'engageait plutôt à faire fond sur la subjectivité, le souci de radicalité était le même et il faudra toute la sottise de la mondanité spectaculaire pour inventer un debordisme et un vaneigemisme, destinés à s'affronter dans les arènes de la vanité.

GRUPPEN Quel chemin intellectuel vous a conduit à privilégier la question de la liberté subjective ? Quelles furent à cette époque les lectures importantes dans la formation de votre pensée de la liberté subjective ?



Paradoxalement, j'ai d'abord écrit, pressé par la hâte de porter un peu de clarté dans le désarroi qui était le mien. Hölderlin, Shelley, Kleist, Nietzsche, Kafka, Lautréamont, Marx, Stirner mais aussi Nerval et le Lenz de Büchner ont été avec Montaigne et Diderot des alliés précieux.

GRU
POEN

En quoi êtes-vous un disciple de Fourier ?



Je ne suis le disciple de personne. Fourier est quelqu'un avec qui je me sens en familiarité. Il est selon moi le seul penseur qui rompe radicalement avec une tradition religieuse et philosophique obéissant depuis des millénaires à l'emprise absolue que la mort et le déclin prétendument inéluctable exercent sur l'énergie vitale et la richesse potentielle qu'elle confère à chacun dès sa naissance.

GRU
POEN

Que retenez-vous de la théorie psychanalytique de Wilhelm Reich ?



Son analyse de la carapace caractérielle où les émotions sont bloquées — engorgées, dirait Fourier — et se débondent en réflexes de mort. Sa Psychologie de masse du fascisme n'a jamais été aussi éclairante qu'à notre époque où l'exploitation forcenée et la destruction du vivant recrutent ce que l'on peut appeler un « parti de la mort ». Rameutant les déçus, les déçus et les suicidaires, il se dispose à massacrer ce qui passe à portée, en excipant du premier prétexte venu, voire en se dispensant de toute justification. Rien n'est plus propice aux mafias financières que le chaos et la guerre de tous contre tous.

GRU
POEN

Que vous a appris Lautréamont ?



Le renversement de perspective et le détournement. La meilleure façon de détruire le vieux monde, c'est d'en construire un nouveau.

GRU
POEN

Dans le *Traité de savoir-vivre*, vous écrivez que « l'Autre où je ne me saisis pas n'est qu'une chose ». En quoi la reconnaissance de soi en l'autre est-elle une condition nécessaire pour établir un rapport non aliéné vis-à-vis d'autrui ?



Ce que j'ai appelé subjectivité radicale obéit à la volonté de retrouver la racine de l'homme (« la racine de l'homme, c'est l'homme lui-même » dira Marx). Cette radicalité — que le crétinisme dominant assimile à un extrémisme — n'est rien d'autre que la présence en chacun d'une force vitale, commune à tous. En prendre conscience me prémunit de devenir un objet destiné à être manipulé. C'est cette conscience qui empêche l'homme de se cantonner dans son statut d'*homo œconomicus*, d'individu mécanisé, réduit à se débattre misérablement pour assurer sa subsistance et se prévaloir d'une autorité.



Si, comme vous l'écrivez dans le *Traité de savoir-vivre*, « les armées de l'Ordre ne recrutent que des mutilés », dont la fonction principale est de transmettre par la violence leurs propres mutilations, de quelle nature est cette puissance qui rompt la malédiction de l'homme mutilé-mutilateur ? Comment procède-t-elle pour sortir de cet éternel retour de la mutilation ?



Nous sommes soumis depuis des millénaires — en fait depuis l'apparition des cités-États de la révolution agraire — à une perspective dominée par le déclin et par la mort. Si dénaturé que soit l'homme réduit aux réflexes de survie, il subsiste en lui un être qui aspire à devenir humain, à fonder une société solidaire où l'exploitation laborieuse, qui lui interdit la jouissance de soi et du monde, serait supplantée par la véritable spécificité de l'espèce humaine : la création (de soi et du monde). Longtemps vouée à la portion congrue, l'activité artistique, la création ne peut que se développer à mesure que le travail parasitaire l'emporte sur le travail socialement utile — enseignement, santé, énergie, métallurgie, transports... — que le capitalisme financier et boursicotier, qui a succédé au capitalisme d'entreprise, achève aujourd'hui de ruiner.



Vous avez développé dans vos derniers ouvrages le concept de « conscience sensible ». Pensez-vous qu'il n'y a de violence chez l'homme que par manque de conscience de sa nature véritable ?



Il y a une violence de vie qui, réprimée, devient cette violence de mort qui a fait et continue à faire de l'histoire un vaste charnier. La connais-

sance de ce processus d'inversion — dont le nazisme qui enthousiasma le peuple allemand n'est qu'un exemple — ne suffit pas à en éviter les ravages. La vanité des exhortations éthiques montre assez que la conscience sensible ne peut se confondre avec la fonction intellectuelle, avec les injonctions d'une pensée séparée de la vie. Il s'agit, en revanche, de prendre conscience de la vie qui est en nous et aspire à créer les conditions d'une vie où être bien l'emporte sur le bien-être mercantile — où l'être supplante l'avoir. Car la conscience de notre potentiel de vitalité, de notre désir de vivre est ce qui fonde la détermination d'en finir avec le totalitarisme marchand en jetant les bases d'une société véritablement humaine et solidaire.

**GU
POEN** Dans la plupart de vos écrits, on trouve une forte critique des différentes pensées modernes qui transmettent, sous une forme laïcisée, l'idée d'un « péché originel ». Cette laïcisation du « péché originel » biblique conduit de nombreux penseurs modernes et contemporains à défendre l'idée que toutes les entreprises humaines se concluent nécessairement par la souffrance et la mort, et que l'homme est impuissant face à cette fatalité. Vous reprochez plus particulièrement à ce pessimisme théorique de poser « le caractère ontologique de la souffrance » comme un postulat à leurs réflexions. En parodiant la fameuse expression de Marx, pensez-vous que la critique du « caractère ontologique de la souffrance » chez l'homme est « le commencement de toute critique » ?



Parmi ces idées reçues, l'une des plus néfastes est sans conteste celle qui impute à l'homme une manière de malformation congénitale, cause du malaise endémique dont l'individu et la société sont également affectés. Ainsi, selon une opinion universellement acceptée, une malédiction ontologique aurait fait de l'homme une créature débile et impuissante, encline à se détruire et à détruire ses semblables. Les esprits religieux se sont échinés à produire une explication mythique : créature assujettie à quelque entité divine, l'homme aurait subi le châtement de son irrespectueuse désobéissance. Quant aux philosophes, s'ils se gaussent de ces momeries, c'est pour invoquer la nature humaine, et leur mensonge n'en est que plus scandaleux. Car cette prétendue nature humaine — si débordante d'inhumanité que la morale la plus vertueuse échoue à endiguer ses horribles manifestations — n'est que le résultat d'une dénaturation provoquée par l'instauration d'une société hiérarchisée, fondée sur le travail d'exploitation de la terre et de ses forces vives. L'imposture métaphysique a occulté un phénomène historique vieux de quelques huit à dix

mille ans : l'apparition d'un système économique et social qui, en se livrant au pillage des ressources vitales, a dénaturé l'homme et entravé le développement de sa spécificité humaine. Or ce système économique se trouve aujourd'hui dans une impasse et renvoie désormais l'homme mystifié et dénaturé au devenir humain qu'il lui appartient d'assumer. Cependant, un tel constat critique est voué à s'enliser dans cette intellectualité qui perpétue le pouvoir de l'esprit sur le corps, s'il ne se concrétise dans un projet de vie impliquant le dépassement de la survie.

GRUUPPEN Dans plusieurs de vos ouvrages, vous rappelez que la Révolution française de 1789 n'est pas seulement une rupture avec la monarchie absolue, mais qu'il s'agit en fait d'une rupture avec le mode de production agraire et son système de castes, né il y a six mille ans avec l'ère néolithique. Selon vous, pouvons-nous dire que Mai 1968 est une révolution comparable à celle de 1789 dans sa critique de la civilisation industrielle productiviste ?



La Révolution française a mis fin à la prédominance de l'immobilisme agraire, mais le libre-échange, qui avait ébranlé des structures millénaires, est devenu très vite l'ennemi des libertés qu'il avait épaulées. Le capitalisme financier qui a supplanté le dynamisme du capitalisme d'entreprise a produit un immobilisme qui ne peut que s'effondrer en entraînant le monde dans sa faillite, ou disparaître en laissant place à une civilisation radicalement nouvelle, une société humaine succédant à une société fondée sur l'exploitation de la nature terrestre et de la nature de l'homme. Le refus du travail, du sacrifice, du patriarcat, de l'autorité, de la hiérarchie, du discrédit frappant la femme, l'enfant, la nature, de l'arrogance, du mépris et de la servitude volontaire forment la radicalité de Mai 1968, qui commence à peine à émerger.

GRUUPPEN Vous publiez en 1974, sous le pseudonyme de Ratgeb, *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*. Selon vous, quels sont les principaux obstacles qui ont empêché la propagation d'une contestation ouvrière autogestionnaire dans les années 1970 et 1980 (malgré la lutte chez LIP, les conseils ouvriers de la Révolution des Œillets ou la grève des mineurs de Gdansk) ?



L'émancipation participe d'un processus expérimental appelé à se renouveler sans cesse. Les tentatives de Babeuf, de la Commune, des

soviets de Cronstadt, des collectivités de Catalogne, d'Andalousie, d'Aragon montrent que, même cruellement réprimées, elles renaissent sous des formes neuves, cherchant à se concrétiser selon les conditions historiques de l'époque. Rien ne se perd de la radicalité, elle reparait sans cesse. Elle est dans les hivers les plus rigoureux la certitude d'un printemps. En 1968, les ouvriers ont occupé leurs usines et en ont été délogés par le parti communiste et les syndicats. Rien de la sorte ne se passe aujourd'hui en France mais les occupations et le projet d'autogestion ont déjà fait leur réapparition en Grèce et en Espagne. Dans un Mexique ravagé par la cupidité mafieuse, les zapatistes du Chiapas poursuivent l'expérimentation d'une société de démocratie directe qui rejette toute forme de pouvoir et revendique son autonomie absolue.

GU
POEN

Le Livre des plaisirs est-il un tournant théorique pour vous ? Quelles réflexions vous ont conduit à sa rédaction ?



La rupture avec l'IS m'a amené à pousser plus avant l'analyse de la notion de pouvoir, que nous combattions et qui pourtant a fini par bureaucratiser le mouvement et à le ronger de l'intérieur. Les effets pernicioseux d'un radicalisme qui consacrait la négation de la radicalité m'ont incité alors à tout reprendre à la base. Et la base de l'humanité, c'est la vie, dont nous sommes dépossédés chaque fois que nous obéissons aux réflexes de compétition, de concurrence, d'échange, d'exploitation, de culpabilité, de prédation.

GU
POEN

Jusque dans vos travaux les plus récents, vous utilisez le concept de « spectacle ». En quoi le concept de « spectacle » de Guy Debord est-il encore pertinent pour penser la société contemporaine selon vous ?



Le spectacle est plus que jamais la réalité dominante d'un système où la vie inversée se reproduit en se vidant de son contenu. Il est voué à l'implosion comme la bulle financière, où l'argent fou tourne en rond en dévastant tout sur son passage.

GU
POEN

Avez-vous lu les Commentaires sur *la société du spectacle* de Guy Debord, publiés en 1988 ? Partagez-vous l'analyse des Commentaires ?



Oui.



Avez-vous lu ou vu les dernières œuvres de Guy Debord, telles que *In girum imus nocte* ou le *Panegyrique* ? Retrouvez-vous dans ces ouvrages les réflexions dont vous débattiez à l'époque de l'IS ?



Non.



Quelle influence l'ethnologie a-t-elle eu sur vous ? À partir de quelle époque vous y êtes-vous intéressé ?



Je dois beaucoup à Marshal Sahlins, à Makarius, à Malinovsky.



Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à la littérature du Moyen Âge et de la Renaissance ? Quel type de lucidité particulière vous a transmis la lecture des œuvres de ce passé souvent méconnu ?



Le premier a m'avoir entretenu du mouvement du libre-esprit est Attila Kotányi. La lecture des *Fanatiques* de l'apocalypse de Norman Kohn m'a incité à étudier de plus près la résistance au christianisme des origines au XVIII^e siècle. Retrouver la radicalité que la religion et les idéologies s'attachent à dissimuler et à étouffer fait partie des résolutions que j'ai été amené à adopter dès la rédaction du *Traité*.



Quelle est votre interprétation personnelle du concept alchimique de *materia prima* ?



J'ai le sentiment que, *volens nolens*, nous sommes, en tant que matière corporelle pensante, objet et sujet d'un processus alchimique où notre réalité physiologique, organique, mentale, psychologique forme, en son agitation constante et incontrôlée, la matière brute dont seule une pratique de type alchimiste peut opérer la transmutation. Alors que la psychanalyse tente d'éclairer le bouillonnement des pulsions, des humeurs, des gestes, des images, des réflexions conscientes et inconscientes, dont les éruptions volcaniques raniment en nous la férocité des comportements prédateurs, l'alchimie du moi met l'accent sur un processus de transmutation où chacun s'appréhende à la fois en tant que matière première et comme conscience opérante. Il s'établit alors une relation entre le sujet observant et l'objet observé qui influe sur le processus expérimental même. Nous ne sommes plus dans la répression du corps par l'esprit mais dans une alliance où la volonté de vivre humainement opère le dépassement de cette énergie animale résiduelle, que le mépris céleste de la matière corporelle a si longtemps transformée en barbarie. Appréhender le magma émotionnel comme la *materia prima* d'une alchimie du moi ouvre les champs du possible à une transmutation en un être, enfin humain, de la brute affublée du nom d'Homme qui a fait de l'histoire un long fleuve de sang. Peut-être notre époque est-elle en train de découvrir que la conscience d'un tel processus est à l'œuvre dans la mutation de civilisation à laquelle nous assistons.



Dans *Nous qui désirons sans fin*, vous écrivez : « Être humain, c'est affiner les désirs jusqu'à créer un monde qui les exauce. » Que signifie ce concept d'« affinement », et comment se déroule ce processus d'« affinement » ?



J'ai emprunté la notion d'affinement au courant courtois des XII^e et XIII^e siècles. L'amour affiné n'est à tout prendre que l'art de la caresse et de la tendresse que les amants découvrent spontanément quand ils préfèrent à l'assouvissement brutal un accouplement dont la courtoisie excelle à exacerber la jouissance en la retardant. La passion amoureuse offre ainsi l'exemple ordinaire du dépassement et de l'affinement de la pulsion animale originelle. C'est en ce sens que l'être humain sera le dépassement de l'homme.



Concevez-vous votre pratique littéraire comme une opération visant à produire un processus alchimique chez vos lecteurs ?



Je n'ambitionne pas de provoquer quoi que ce soit chez quiconque. Je me livre à une expérience personnelle, menée quotidiennement et dont je rends compte par écrit, comme dans un journal de bord. Que la radicalité — le retour aux racines — incite certains lecteurs à tenter une approche similaire de leur existence quotidienne est un effet de résonance dont je me réjouis d'autant plus que je n'essaie pas de le produire.



Dans *De l'amour*, vous écrivez que « la propriété métamorphose le sujet en objet ». Si le propriétaire d'objets devient assez rapidement l'objet de ses objets, une civilisation de la gratuité est-elle la seule possibilité que nous ayons pour dépasser cette aliénation de la propriété ?



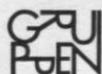
Nous sommes en train d'abandonner une civilisation de l'avoir — le plus souvent sous la pression de la paupérisation croissante — au profit d'une civilisation où l'être créateur succédera au misérable producteur de biens qui l'appauvrissent en accroissant la richesse abstraite de l'argent. La gratuité est l'arme que redoute le plus le système marchand. Il faudra bien qu'à défaut de pouvoir payer la nourriture, l'énergie, les transports, les soins de santé, l'enseignement, l'eau, le logement... la pratique collective de la gratuité soit décrétée pour le salut commun.



Dans le *Traité de savoir-vivre*, vous écrivez : « Avec quelle amère facilité on abandonne un désir, une passion, la part essentielle de soi. [...] Mes gestes inachevés me hantent. » Si ce ne sont pas les fantômes, les démons et autres êtres fantastiques qui persécutent l'humanité depuis des millénaires, mais plutôt les spectres de nos désirs inaccomplis, comment exorciser de tels spectres à une époque où le « fétichisme de la marchandise » a remplacé le fétichisme des esprits et des totems ?



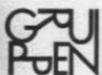
Il ne s'agit pas d'exorciser les désirs inaccomplis, qui peuplent l'enfer des frustrations où se trame la « guerre des voisins de palier ». S'il y a une guerre à mener, c'est celle du désir et de la liberté de vivre affrontant le totalitarisme de l'argent qui détruit la planète. Il est temps de le proclamer : la liberté de vivre a tous les droits, la liberté du commerce n'en a aucun. Parce qu'il n'y a pas de liberté d'exploiter, de tuer, d'affamer, d'empoisonner.



Dans *Nous qui désirons sans fin*, vous établissez une critique du système économique contemporain que vous définissez comme étant une « économie parasitaire ». Qu'est-ce qui vous incline à penser que le désastre actuel qu'inflige le capitalisme à l'humanité et à la nature est le signe de son prochain effondrement en tant que système ?



Les économistes eux-mêmes conviennent que la bulle financière est condamnée à imploser car l'argent des spéculations financières tourne en rond et ne produit rien. L'inquiétant n'est pas la dévaluation en cours et l'effondrement prévisible de la monnaie, c'est la faiblesse des démarches entreprises pour jeter les bases d'une société autogérée qui fonctionne sans argent (comme ce fut, pendant la Révolution espagnole, le cas des collectivités d'Aragon et de Catalogne, que le parti communiste écrasera, mettant fin à une expérience qui menaçait son pouvoir).



Trouvez-vous dans le comportement des jeunes générations des raisons d'espérer un dépassement de la barbarie contemporaine ?



Partout le spectacle de la vie quotidienne a imposé la réalité de son mensonge. La collaboration active de la valetaille journalistique contribue chaque jour à dissimuler l'apparition de mouvements épars où se développent des formes de démocratie directe, des regroupements coopératifs, des luttes pour la défense de l'environnement, des occupations d'usines. On nedit rien de ce qui se construit en Grèce, en Islande, en Espagne, au Portugal. Ce sont pourtant ces forces souterraines qui vont affleurer en dépit d'un chaos propice à toutes les confusions et à toutes les incertitudes.

